

# Dans un cylindre de verre, une main translucide...

Cultiver des cellules cancéreuses pour créer l'implant de demain, s'injecter de la chlorophylle pour devenir homme-plante: les plasticiens et performeurs investissent les labos et redessinent les frontières de l'humain.  
Par Christelle Granja

**Reportage.** Sous une frange sophistiquée façon *Blade Runner*, de grands yeux bleus nous scanent. Rêveraient-ils de moutons électriques? Amy Karle, artiste au look volontiers androïde, partage avec Ridley Scott un peu plus que le goût des coiffures rouleaux. Universelle, intemporelle, la question au cœur du thriller futuriste des années 1980 est aussi celle qui fonde l'œuvre d'Amy Karle: qu'est-ce qui définit l'humanité? Et plus précisément: la technologie peut-elle redessiner les frontières de l'humain?

« Nous vivons une quatrième révolution industrielle, où les humains et la technologie fusionnent. Il nous faut choisir ce que nous souhaitons devenir, et donc définir la place que nous donnons à la technologie! », explique Amy Karle depuis sa ville de San Francis-

→

« Regenerative reliquary » (2016)  
Amy Karle, son auteure, a souffert dans son enfance d'une anomalie génétique grave et défend sans complexe l'humain augmenté. Elle intègre la biotechnologie à ses œuvres.

co, juste avant son départ pour la biennale d'art de Pékin (BMAB 2018). Bio-artiste, c'est-à-dire qu'elle intègre la biotechnologie à ses œuvres, la jeune femme cultive des tissus organiques et s'aventure parfois vers le *machine learning* (apprentissage automatique). Ondes cérébrales (les siennes), cellules souches (celles de sa mère décédée) ou lignes de code constituent la matière première de ce Dr Frankenstein au sourire *ultra-bright*. Peut-on modifier la structure de nos corps? Peut-on recréer le vivant? Amy Karle, qui a souffert dans son enfance d'une anomalie génétique grave, défend sans complexe l'humain augmenté; ses créations et performances composent le kaléidoscope d'un possible futur cyborg.

**Reliquaire de science-fiction.** L'une de ses œuvres les plus marquantes, *Regenerative reliquary*, présentée de Linz à Pékin et bientôt à Paris au Centre Pompidou, projette rien de moins que de « faire pousser » une partie du corps humain. Dans un cylindre de verre sophistiqué, le spectateur découvre une mystérieuse main semi-transparente, entourée de petites bulles d'air. La chose semble trop vivante pour être une sculpture, trop high-tech pour être un corps baignant dans du formol, trop graphique

→

LA VOIE DE L'HOMME CREDITO 2



CREDITO 2 LA VOIE DE L'HOMME

pour n'être qu'organique... Alors, magie ? Plutôt un « reliquaire de science-fiction », s'amuse Amy Karle. Elle n'est pas la première artiste à mettre des cellules humaines en bocal : dès les années 1990, la diva plasticienne ORLAN créait une série de chasses immortalisant quelques grammes de sa chair, sous du verre anti-effraction. Aujourd'hui, pour son *Regenerative reliquary*, Amy Karle fait appel à la numérisation et à l'impression 3D, mais elle joue surtout de la quatrième dimension, le temps, dont elle a fait son imprévisible allié. Son œuvre est évolutive. Le squelette de main est fait d'hydrogel qui se désagrège peu à peu. Mariant le beau au morbide, le naturel à l'artifice, l'artiste l'a ensemencé de cellules cancéreuses qui se transforment progressivement en tissu. « *puis en os* », espère-t-elle. Sacré reliquaire, qui au lieu de renfermer des restes des défunts, expose une forme de vie qui « colonise » des ossements artificiels et laisse le champ libre à l'intelligence cellulaire... Sacrée Amy, surtout, qui sous des airs d'apprentie sorcière, interroge si bien la croyance technophile et le fantasme cyborg. Car cette étrange menotte aux allures de prothèse idéale, est-elle déjà humaine ? Et ce reliquaire futuriste, invite-t-il vraiment à vénérer le miracle de la création et à célébrer le vivant ? Pour *Regenerative reliquary*, comme pour nombre de ses œuvres, Amy Karle a travaillé en laboratoire, aidée de chercheurs en bio nanotechnologies et en matériaux. « *Dans le futur, nous utiliserons peut-être cette méthode pour réaliser des implants corporels* », explique-t-elle. Chez cette fille de chimiste et de pharmacien qui a choisi l'art pour langage, la médecine n'est jamais loin. « *Je pense que la santé est le domaine dans lequel la 3D peut avoir le plus grand impact positif sur l'humanité* », assure la plasticienne. Et de conclure : « *La technologie redessine déjà nos corps, nos esprits, notre sociabilité. Nous devons l'utiliser pour améliorer l'individu et la société.* »

**Metamorphose.** Améliorer l'humain grâce aux technologies : cet objectif qui traverse l'œuvre d'Amy Karle est loin de faire l'unanimité, même chez les bio artistes. Ainsi, le duo de performeurs franco-espagnol Quimera rosa (« chimère rose »), rejette le fantasme transhumaniste de toute puissance. « *Le cyborg popularisé par Hollywood, fort, puissant, qui vise à accroître les capacités de l'humain – et généralement de l'homme blanc – est lié à une*

**« Nous voulons brouiller les frontières établies entre hommes et femmes, humains et machines, humains et animaux, et expérimenter des changements de subjectivité. »**

Kina, performeuse du groupe espagnol Quimera rosa.

*vision patriarcale et anthropocentrique* », dénonce Kina, moitié du tandem. Issus du *post-porn* (qui défend la valeur politique de la sexualité), proches des thèses de la philosophe féministe Donna Haraway exposées dans le *Manifeste cyborg* (1984), les artistes de Quimera Rosa recherchent l'hybridation des genres, des espèces, du naturel et de l'artificiel. Pourquoi se limiter à une identité fixe quand le réel est si divers ? Que ressent-on quand on n'est plus humain à 100 % ? En résidence d'écriture à la friche culturelle l'Antre-Peaux, à Bourges, Kina poursuit le développement de *Transplant*, projet transdisciplinaire de *biohacking* initié en 2016. Avec l'aide de Cé, l'autre « chimère rose », l'artiste procède sur son propre corps à des transfusions et des tatouages de chlorophylle. De la chlorophylle dans le sang, pour engager une transition de l'humain vers le végétal ? Cette auto expérimentation extrême fait écho à une autre aventure : l'injection d'immunoglobulines de cheval réalisée en 2011 par les artistes d'Art Orienté Objet pour leur performance « *Que le cheval vive en moi* ». La démarche peut faire sourire les plus cartésiens : on voit mal comment quelques milligrammes de substance peuvent provoquer une réelle métamorphose, ni même un ressenti animal ou végétal. Mais dans les deux cas, les bio artistes visent à se rapprocher symboliquement d'autres espèces, à apprendre de l'altérité et, surtout, à élargir l'horizon de nos identités possibles ou imaginaires.

**Brouiller les frontières.** Végétal, bête ou machine, peu importe finalement, ce qui compte, c'est l'hybridation. « *Nous voulons brouiller les frontières établies entre hommes et femmes, humains et machines, humains et animaux, et expérimenter des changements de subjectivité* », explique Kina. Comme Amy Karle, Quimera rosa travaille en lien étroit avec des scientifiques : le centre de recherche biomédicale de Barcelone a guidé le duo dans la mise en place du protocole d'intraveineuse. Car se rêver en chimère n'est pas sans danger. « *La photosensibilité provoquée par la chlorophylle provoque la mort cellulaire, et reste active plusieurs heures après l'injection* », explique Kina. L'an dernier, dans le cadre du projet *Transplant*, l'artiste s'est fait implanter par sa partenaire une puce de type RFID (pour Radio Frequency Identification, proche techniquement des puces NFC), dont l'usage a d'abord été militaire avant d'envahir le civil, avec des applications courantes telles que les cartes sans contact ou le traçage des animaux. Désormais à demeure dans la chair de la main de Kina, cette puce permet de stocker et de partager les données du processus d'hybridation humain-plante. Un pied de nez détournant les technologies d'identification pour explorer une identité mouvante et sensible, loin du rêve de toute puissance bionique. « *Le cyborg féministe, inter espèce et qui prend en compte la machine, est à nos yeux la métaphore d'une identité non figée. Nous naissons avec une identité qu'il est possible de modifier, de rendre plus diverse* », s'enthousiasme les Quimera Rosa. En ce point, le duo rejoint Amy Karle ; et de conclure : l'identité n'est pas donnée, elle se construit à travers l'hybridation. « *Nous sommes tous cyborg, la vie est cyborg* ». ◻ Plus d'infos : <https://www.azylkzle.com/> <http://quimerarosa.net/transplant>



Quimera Rosa procède sur son propre corps à des transfusions et des tatouages de chlorophylle.

# Matthieu Gafsou, photographe augmenté

Ses clichés dressent un état des lieux  
dérangeant de la nébuleuse transhumaniste.  
Un travail documentaire au long cours pour  
questionner nos angoisses existentielles.  
Par Christelle Granja

**Portrait.** Au centre de la photo, de petits yeux rouges au regard insondable nous fixent. Un rat blanc de laboratoire, la tête fichée d'un câble électrique, est maintenu hamaché en position bipède. À ses côtés, un humain ganté et masqué encadre le dispositif. La moelle épinière du rat est abîmée, des électrodes renforcent ses impulsions nerveuses. Et ce cobaye si vulnérable, debout dans un effort absurde, soulève notre inquiète empathie, bien davantage que l'humain impassible qui lui fait face. Appelle-t-il à l'aide ?

Cette scène à l'anthropomorphisme dérangeant a été immortalisée par Matthieu Gafsou, sur le campus Biotech de Genève. Le photographe suisse a assisté aux expériences scientifiques menées dans le cadre du projet *reWalk*. Refaire marcher ceux qui ont perdu l'usage de leurs jambes : « Difficile de résister à la séduction

*d'une telle entreprise »,* concède l'artiste. Pourtant, à la vue de ce rat trop humain piégé par la science, une sensation insidieuse de perte de contrôle colle à la prouesse médicale. Puissance versus aliénation : en une image, l'une de ses plus marquantes, Matthieu Gafsou révèle les paradoxes du corps augmenté.

Pour sa série *H+*, temps fort des Rencontres d'Arles 2018 et objet d'une belle publication chez Actes Sud, le trentenaire a mené un patient travail de repérage et de recherche sur le transhumanisme. « *Matthieu Gafsou est coutumier des grandes épopées photographiques, qui l'embarquent sur le long cours. Sa démarche correspond aux nouvelles approches du documentaire, où le photographe se fait aussi journaliste et enquêteur »,* analyse Sam Stourdéz, commissaire d'exposition et directeur des Rencontres d'Arles.



LA BUCCHE DE MUMBAI / CRÉDITS 2

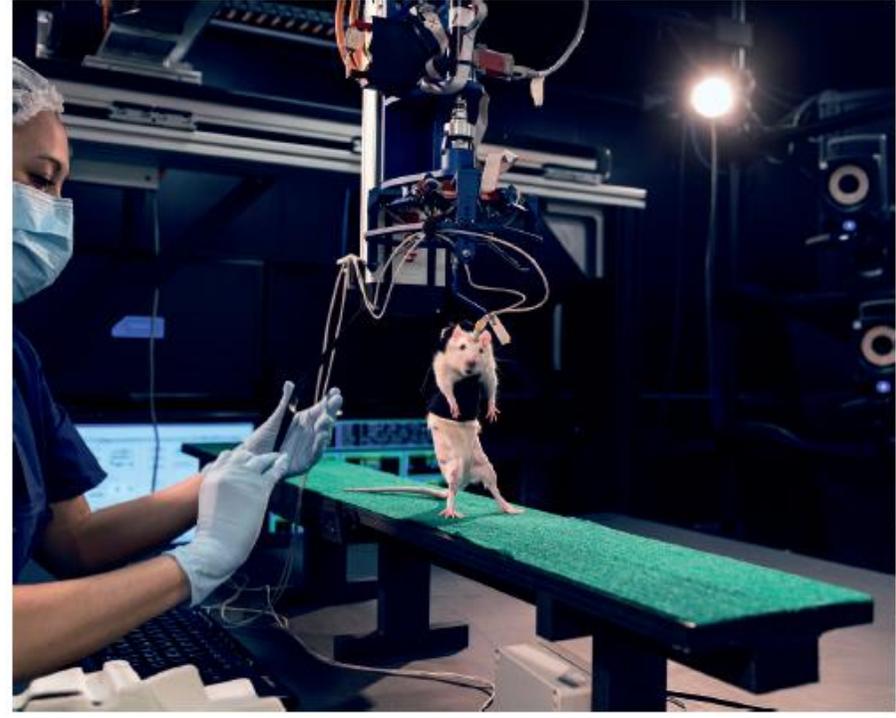


Joachim Lagant

CRÉDITS 2 / LA BUCCHE DE MUMBAI



Dans le cadre du projet reWalk, à l'EPFL (École polytechnique fédérale de Lausanne), des électrodes ont été implantées dans la moelle épinière blessée de ce rat. L'objectif est qu'il réapprenne partiellement à marcher.



MATTHIEU GAFSOU/GAÏR P. C./GAÏR P. ETC. ROUCHI/MAPS

**Explorateur.** Après des études de philo, lettres et cinéma, Matthieu Gafsou passe par l'école de photo de Vevey, en Suisse. Le reportage est pour lui un prétexte à l'expérience humaine ; l'appareil photo, une prothèse de l'âme qui lui permet de faire fi de sa timidité pour aller à la rencontre du monde. « *Le photographe est un homme augmenté !* » lance-t-il, pas avara de bons mots. Équipé d'un trépied et d'un Pentax, « *le moyen format numérique des pauvres* », glisse-t-il dans un sourire, cet accro au terrain est allé à la rencontre, quatre années durant, de ceux qui ont l'obsession d'augmenter l'humain : *biohackers*, aventuriers de la cryogénération, chercheurs en intelligence artificielle, scientifiques et ingénieurs de labos biomédicaux ou même artiste explorateur du cyberspace.

« *Mes projets sont souvent une réponse à des angoisses personnelles. Le transhumanisme est une béquille, une tentative d'échapper à notre condition de mortel* », explique l'artiste depuis Lausanne, où il vit et travaille. Sa jovialité et sa corpulence épicurienne cachent mal « *sa détermination implacable, qui le fait aller jusqu'au bout* », selon les mots de Sam Stourdzé, qui suit fidèlement son travail. « *Chaque image d'H+ est le résultat d'un petit combat* », confirme le photographe. Rares sont les médecins ou les représentants de labos qui acceptent d'être associés au transhumanisme. Le sujet, machine à fantasme, clive autant qu'il truste les unes de magazines.

Soigner ou augmenter ? La frontière est poreuse, « *philosophique, même* », soulève Matthieu Gafsou. Alors, souvent, le photographe se fait négociateur : à un labo frileux, il offre des images de communication comme monnaie d'échange, pour un autre, il s'engage à faire valider ses clichés et à signer une décharge. De fait, plusieurs photos de sa série H+ sont en sursis. D'autres ont été censurées. Certains encore n'ont jamais pu exister, comme le portrait de Raymond (dit Ray) Kurzweil : ce chercheur en intelligence artificielle chez Google s'est rétracté après avoir donné son accord. En cause, « *des motifs contractuels* », énonce factuellement Matthieu Gafsou, qui n'a pas abandonné la partie pour autant.

En plan B, il présente dans H+ une photographie de l'ouvrage messianique de Ray Kurzweil, *The Singularity is Near* (2005), his-

toire d'avoir – quand même – le dernier mot. Austère, patiné, le livre évoque les textes fondateurs des monothéismes ; mais l'effet de miroir qui double l'oposé reflète d'autres croyances. L'insaisissable Kurzweil serait-il le pape d'une nouvelle spiritualité ? « *Ce gourou du transhumanisme* », explique le photographe, prêche avec ferveur sa vision de la singularité, selon laquelle le progrès technique exponentiel donnera bientôt naissance à une intelligence artificielle autonome. « *Son grand fantasme est de dédoubler le corps et l'esprit humain dans la machine* », résume Matthieu Gafsou.

« *Dieu existe-t-il ? Eh bien, je dirais : pas encore !* » Cette pirouette extraite du documentaire *Transcendent Man* (2009), placée en exergue de l'ouvrage H+, en dit long sur la dimension sacrée de la quête transhumaniste. Répond-elle à un désir d'irrationnel de l'être humain ? « *L'esprit technoscientifique, qui défend le progrès comme source d'une vie meilleure, a évacué le divin. Aujourd'hui, paradoxalement, le transhumanisme réinvestit le magique. Être immortel n'est évidemment pas scientifique, c'est de l'ordre de la croyance. C'est ce glissement qui me passionne* », s'enflamme le photographe.

**Mise en scène.** Terrasser la mort : l'obsession est aussi celle des cinq fondateurs russes de la compagnie de cryonie Kriorus. Regards torves sur blouses claires chiffonnées, ces transhumanistes convaincus ont l'allure de gourous impavides. Mise en scène ? Plutôt un « *cadeau du réel* », précise Gafsou, qui retouche peu ses images. En reportage, il n'intervient pas sur le contexte, exception faite de la lumière, comme pour cette autre photographie, version cyborg de *La Leçon d'anatomie* de Rembrandt, où le flash apporte un aspect théâtral, dramatique, à la scène. Un parler de neuroscientifiques, ingénieurs, roboticiens, médecins et physiothérapeutes se penche sur le cas d'un patient couché : sommes-nous face à une nouvelle révolution médicale ? Pouvons-nous fabriquer un nouvel homme ?

Peux à la perfection de silicone, corps fragmentés : le capteur de l'artiste éradique toute sensualité. « *Où est l'humain, le sensible, l'émotion ? Ces photos portent en elle une forme de disparition, d'absence* », commente l'anthropologue David Le Breton, qui

signe la postface d'H+. Les humains se choisissent, les machines s'animent, et l'on ne sait plus trop bien, au final, distinguer la technologie du vivant. « *Le transhumanisme magnifie le corps et en même temps, il abolit son indivisibilité : il devient un véhicule froid, un corps-machine customisable à loisir, avec des pièces qu'on peut bricoler indépendamment les unes des autres* », justifie le photographe.

**Kaléidoscope.** Photo après photo, le panorama dressé par H+ illustre l'éclatement et les contradictions de la galaxie transhumaniste, aux contours incertains. Poser un appareil dentaire, une prothèse, ou fournir une assistance respiratoire, revient-il déjà à augmenter l'humain ? C'est ce que suggère Matthieu Gafsou en photographiant un iPhone (« *prothèse mémorielle* »), un masque de photothérapie anti-âge (« *version geek, cheap* » de la chirurgie esthétique) ou même un corset du XVII<sup>e</sup> siècle destiné à traiter la scoliose (« *précurseur de l'exosquelette dont le développement s'accélère aujourd'hui* »). Parfois, ses images empruntent les codes visuels de campagnes publicitaires, comme avec ces gros plans léchés de compléments alimentaires. Une manière distanciée,

ironique, de magnifier des sujets pourtant pauvres d'un point de vue documentaire. Omega 3, Feed saveur fruits rouges, Elysium... Prises séparément, ces photographies ont peu de sens. Mais leur mise en réseau compose un kaléidoscope saisissant de la réalité du transhumanisme aujourd'hui, à rebours de spéculations fantaisistes. Nous sommes tous, déjà, des humains augmentés, semble vouloir nous dire Matthieu Gafsou.

« *Je ne suis pas réactionnaire, je ne refuse pas un pacemaker si j'en ai besoin. Mais ce qui m'a frappé au cours de mon enquête, c'est à quel point le transhumanisme rejoint les injonctions économiques de l'idéologie de marché* », ajoute le photographe. Devenir plus rapide, plus efficace, plus intelligent, plus beau : le transhumaniste serait-il un dévot capitaliste ? Comme souvent chez Matthieu Gafsou, sa série H+ laisse un sentiment d'ambiguïté difficile à trancher. Ce dernier s'amuse et se rassure quand un étudiant en art lui écrit pour le traiter de vieux réac ou d'apôtre du transhumanisme. « *C'est bon signe que chacun injecte le sens qu'il veut dans mes images. Permettre le choix d'interprétation, c'est ce qui différencie le documentaire de la propagande*. » ☺